

Lurelu



***Maddie Maud*, ou comment éviter la censure**

Marie Fradette

Volume 43, numéro 2, automne 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/93961ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association Lurelu

ISSN

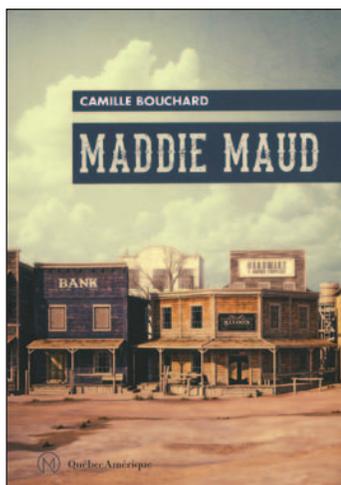
0705-6567 (imprimé)

1923-2330 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Fradette, M. (2020). *Maddie Maud*, ou comment éviter la censure. *Lurelu*, 43(2), 63–64.



Maddie Maud, ou comment éviter la censure

Marie Fradette

63

Sexualité, corruption, violence, langage vulgaire, nudité, religion, voilà des thèmes qui poussent souvent les censeurs et autres protecteurs des bonnes âmes à bannir les lectures jeunesse qui s’y aventurent. Bien sûr, tout dépend de l’angle emprunté par les auteurs, mais ces critères restent assurément sous surveillance.

Le roman *Ce vide au-dessus de nos têtes*, de Camille Bouchard, a d’ailleurs été refusé par certains éditeurs jeunesse, embarrassés par le propos trop violent et par la présence de la religion, avant d’être publié dans la collection «Magellan» chez Québec Amérique. Collection frontalière qui accueille des œuvres destinées aux 16 ans et plus et, donc, moins soumises aux codes de ce que devrait être la littérature jeunesse.

Maddie Maud, publié aussi chez Québec Amérique dans ladite collection en 2019, est un titre tout aussi audacieux qui pourrait attirer quelques foudres. L’auteur nous transporte ici dans l’Amérique de la fin du XIX^e et dans celle du début du XX^e siècle. Plus précisément dans l’univers méconnu, voire caché, de ces dames de l’ombre mieux connues sous le nom de prostituées. Loin d’être gratuits, le vocabulaire employé, le ton parfois grossier, les valeurs libertines, les personnages rustres se complètent et deviennent nécessaires à cette mise en scène.

Bouchard initie par ailleurs les lecteurs à la révolution mexicaine, qui se trame sous les ordres de Pancho Villa. Il met en lumière tout le jeu de coulisses, les magouilles et les transactions entre le Mexique, les États-Unis et l’Angleterre. Il propose une ode à la femme et à sa force de caractère. Coup d’œil sur cet univers dans lequel tout est justifié.

Lumière sur la femme de l’ombre

Femme libre, audacieuse, confiante, crue, parfois vulgaire, amoureuse et femme d’affaires, le personnage de Maddie Maud – dont nous suivons l’évolution depuis son enfance jusqu’à sa mort – nous transporte

dans un univers marginal et nous permet de mesurer l’immense fossé qui sépare les classes sociales à l’époque. Dans un grand souci de réalisme, Bouchard ne s’enferme dans aucune fleur de tapis pour mettre en lumière un personnage entier qui lève le voile sur le sort des filles de joie.

Avant de plonger dans l’analyse, invitez d’abord les élèves à exprimer leurs impressions et opinions vis-à-vis du personnage de Maddie. Que pensent-ils de ses visées, de ses ambitions, de son attitude?

Invitez-les ensuite à discuter autour des classes sociales mises en scène par Bouchard. Ce dernier expose avec clarté le sort réservé aux dames de la rue, notamment par la haute société. Les inégalités sont frappantes dans le troisième chapitre, intitulé «Le marshall et cette fille», où Maddie fait la rencontre d’une bourgeoise. «Dans les rues régnait en maîtres les hommes, les mules, les voitures, la lumière, la chaleur et la poussière [...] J’étais donc ravie d’apercevoir soudain, marchant dans ma direction et sur le même trottoir que moi, une dame fort jolie, à la robe cintrée qui lui faisait une taille fine et un buste bien en chair» (p. 39). Cet enthousiasme est vite réfréné par M^{me} Wells qui lève le nez sur Maddie, en plus de demander au *marshall* de sermonner cette fille : «Les jeunes femmes qui pratiquent votre métier, ici, on les appelle «*shady ladies*», les dames de l’ombre. Vous savez pourquoi? [...] Parce qu’il vous est interdit de marcher du côté ensoleillé des rues. Le côté où je vous ai surprise avec M^{me} Wells, tout à l’heure» (p. 49).

S’ajoutent plusieurs autres règlements qui creusent le fossé entre les bonnes et mauvaises dames. Cette altercation est fort utile pour la suite de l’histoire dans laquelle Wyatt, le *marshall*, et autres représentants de la loi seront les premiers à bénéficier des plaisirs offerts par ces *shady ladies*. C’est d’ailleurs cet homme qui conseillera Maddie sur le meilleur endroit où offrir ses services, l’Alcoves Theatre, tenue par Big Butt, lieu par excellence des plaisirs (p. 76).

Féministe avant l’heure, Maddie porte en elle l’indépendance et l’aplomb rarement soulignés chez les femmes de l’époque, et encore moins chez les prostituées. Le statut de la femme est d’ailleurs régulièrement soulevé par l’héroïne qui observe les inégalités non seulement entre les femmes, mais aussi entre les hommes et les femmes. Revoyez, à ce sujet notamment, l’intitulé du chapitre 16, «La révolution n’est pas matière à bonnes femmes», et stimuler la discussion autour de ces inégalités.

Comment dire?

L’univers mis en scène par Camille Bouchard ne saurait être crédible sans l’emploi d’un vocabulaire, d’un ton et d’expressions issus non seulement de la période présentée, mais représentatifs du monde des bandits, des mafieux et autres milieux criminels sans scrupules. Comme le métier de Maddie est central dans le roman, observez d’abord la quantité de synonymes associés au métier de l’héroïne et aux nuances entourant chacun d’eux. Le mot prostituée n’apparaît que rarement, mais tend plutôt à être remplacé par des formules suggestives qui ne portent souvent aucune ambiguïté sur le métier, mais qui changent quelque peu de sens selon la personne qui l’emploie.

Prenez par exemple M^{me} Wells, cette dame de la haute qui dédaigne Maddie. «Cela contrevient aux règles de cette ville, marshall! Et j’espère que vous appliquerez la loi en faisant comprendre à cette péronnelle quelle place nous tolérons qu’elle occupe dans notre communauté» (p. 42). Mot familier et vieilli, «péronnelle» renvoie à une femme sottise et bavarde, ce qui ne laisse aucun doute sur le sentiment de supériorité de M^{me} Wells sur Maddie, d’autant plus qu’elle emploiera un peu plus loin le terme «fille des rues» (p. 43). Le mépris est ici palpable.

Plus conciliants, le *marshall* et ses acolytes y vont de formulations plus douces, voire plus poétiques. Utilisant d’abord le

mot Mademoiselle, ils enchainent avec les «marchandes d'amour» (p. 47), «*shady ladies*» ou dames de l'ombre (p. 49), etc.

Big Butt Kate, la maquerelle ou tenancière du Théâtre des Alcôves, figure marquante dans la vie de Maddie, qui use d'une langue assez directe, y va du terme «putain», clair et sans équivoque (p. 58). Invitez les élèves à relever tout le champ lexical correspondant à cet univers, que l'on pense à maquerelle, lavandière, lunapar ou encore «la ligne», le «côté à l'ombre» des rues, le «demi-acre d'enfer» et autres endroits où «prospéraient les maisons closes du Far West» (p. 75).

S'ajoute à ce vocabulaire un ton sans concession employé par les différents personnages, qui témoigne du milieu dur dans lequel ils baignent. Prenez justement Big Butt Kate et voyez à quel point la langue qu'elle utilise permet de bien circonscrire le personnage. «Bienvenue à Tombstone! Je m'appelle Big Butt Kate. Un pouce levé par-dessus son épaule, elle a expliqué : – C'est à cause de mon gros cul. Mais devant moi, tout le monde m'appelle M^{me} Kate, sinon je mets mon poing sur la gueule à quiconque me manque de respect» (p. 57). Ainsi défilent les «chiasse», «bordel», «putain», «merde», comme autant de grains de chapelets dans un monde où la religion n'a pas vraiment sa place.

La religion, ce paravent

D'ailleurs, l'enfance de l'héroïne est assombrie par la présence d'un oncle aux mains longues qui abusera d'elle. Bouchard expose les dessous d'une société et d'une époque où la religion sert de paravent à un monde corrompu par l'argent. «Si chacun se taisait de la sorte en feignant l'ignorance, ce n'était pas par respect de l'honneur consanguin ou par délicatesse envers le fragile équilibre matrimonial du couple Henry-Adele. Oh, que non! C'était tout simplement que le vieux cochon était le détenteur tout-puissant de la fortune familiale. Voilà la véritable source du silence de la parentèle. Pour conserver le confort bourgeois, on sacrifiait les fillettes au mutisme complice. Pendant que Dieu regardait ailleurs, évidemment» (p. 30).

Maddie entretient ainsi un rapport distant avec la religion et se permet de la critiquer abondamment. «[...] si l'Intendant du paradis a des intentions réelles de protéger les victimes, c'est avant l'acte qu'il devrait s'en mêler, pas après. Mais ça ne m'étonne pas vraiment de Lui. Pour ce que je retiens de mon expérience avec Dieu, c'est qu'il se moque passablement de nos supplications et de nos malheurs» (p. 26). Cette réflexion permet de camper le personnage et de

comprendre pourquoi et comment elle agit tout au long de sa vie.

Ainsi, Camille Bouchard va une fois de plus au-delà des sujets convenus et n'hésite pas à présenter aux jeunes des histoires non seulement captivantes, mais riches en pistes de réflexion. La langue, le ton, les personnages écorchés, tout contribue à construire du sens, avec rigueur et intelligence.

Par ailleurs, *Maddie Maud* est aussi un roman historique, qui braque les projecteurs sur les dessous peu racontés de l'histoire du Mexique et des États-Unis. Pour aller plus loin, en enrichissement, on peut recommander la série «Le siècle des malheurs» dont *Pistolero*, œuvre dans laquelle Camille Bouchard retrace la vie du général Pancho Villa et de la guérilla mexicaine.

lu

